Les femmes de chambre

théâtre royal
du park

LES

FEMMES DE CHAMBRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. SEWRIN,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 21 JUIN 1823.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
EDITEUR DU THEATRE DE M. SCRIBE,
COUR DES FONTAINES, N° 4, ET PASSAGE DE HENRI IV, N°s 12 ET 14.

1823.

PERSONNAGES		ACTEURS.
ROSE.	Femmes-de-chambre.	Mmes MINETTE.
JULIE.		VICTORINE.
SOPHIE.		SUZANNE BRAS.
HORTENSE.		NARGEOT.
M. DURAND, valet-de-chambre très-élégant		M. FONTENAI.
LINA, petite provençale, filleule de M. Durand		Mlle JENNY COLON.
Mme LEBLANC, cuisinière		Mme BRAS.
M. DUFREMONT, ancien maî.re de Mme Leblanc		M. VICTOR.

La scène est à Paris.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 28 février 1823.
Par ordre de son Excellence,
Le Chef-Adjoint,
Signé COUPART.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LES FEMMES DE CHAMBRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente la chambre de mademoiselle Rose; au milieu, dans le fond, est un alcôve avec un lit tout blanc. Deux portes latérales, celle à droite de l'acteur conduit à l'appartement de la maîtresse. Une table avec un grand miroir; sur la table, une pelotte, du fil, des ciseaux, deux volumes de roman, etc.

SCENE PREMIÈRE.

ROSE.

Au lever du rideau, elle est auprès de la porte à gauche, elle tient un cachemire et elle parle à la cantonnade.

Adieu, madame Flipon.... si ma maîtresse achète votre cachemire, n'oubliez pas que vous m'avez promis un Ternaux.... (*elle revient vers la table et dépose le cachemire sur un fauteuil.*) Il est joli, son cachemire; et deux mille francs, c'est pour rien.

SCENE II.

ROSE, JULIE.

JULIE, *avec un ridicule dans lequel sont deux volumes brochés.*

Bon jour, Rose... c'est madame Flipon qui sort là?

ROSE.

Oui.

JULIE.

Est-ce que c'est ta marchande à la toilette?

ROSE.

Non, je viens de lui vendre un tas de chiffons que Madame ne porte plus.

JULIE.

Oh bien, moi, je ne fais plus d'affaires avec elle.

ROSE.

Elle est pourtant assez accommodante.

JULIE.

Pas trop. N'a-t-elle pas eu l'impudeur, l'autre jour, de m'offrir trente-six francs de quatre robes qui ont coûté plus de cent écus à Madame.

ROSE.

Elles étaient peut-être bien menées ?

JULIE.

Bien menées !... Madame qui ne porte pas trois fois la même robe... le plus petit accroc... crac !... elle la laisse là.

ROSE.

Tu es bien heureuse.

JULIE.

Ah ! sans ça... Madame a tant de caprices...

ROSE.

Vraiment ?

JULIE.

Air : *Vaud. du Petit courrier.*

La moindre contrariété
Lui donne une migraine affreuse.

ROSE.

Mais elle est, dit-on, généreuse ?

JULIE.

Lorsqu'elle gagne à l'écarté.

ROSE.

Elle a le talent, ce me semble,
De bien vivre avec son mari ?

JULIE.

Ils doivent très-bien vivre ensemble,
Car Monsieur n'est jamais chez lui.

ROSE.

Ils font de bonnes affaires, n'est-ce pas ?

JULIE.

Hein ?... oui, lorsque les fonds sont à la hausse...

mais il y a quelques jours... cela n'a pas duré, heureusement... une baisse furieuse... nous avons eu une fière peur, va!..tu sais, ce grand bal que nous avons donné? eh bien, ma chère amie, le lendemain nous devions....

Elle lui parle à l'oreille.

ROSE.

Pas possible!

JULIE.

C'est comme je te le dis... n'en parle pas, au moins.

ROSE.

Oh!...

JULIE.

Tu vois qu'avec ces grandes spéculations-là, on ne sait jamais sur quel pied danser.

ROSE.

C'est comme chez nous, ma chère, nous avons une loge à l'Opéra, aux Bouffes... parce que Monsieur a je ne sais quelle place... mais c'est si scabreux!..

JULIE.

La tienne est bonne, n'est-ce pas, ta place?

ROSE.

Oh! il y en a de meilleures... je regrette toujours ma princesse russe.

JULIE.

Oh bien, moi, je ne regrette pas mon Anglaise... sont-ils regardans à présent, ces Anglais, ils croient toujours qu'on veut les tromper.

ROSE.

Ne te faisait-il pas un peu la cour, ton mylord?

JULIE.

Oui... (*riant*) quand sa grande miladi n'était pas là, ah! qu'il était drôle!

Air : *J'avais perdu mon Amélie.*

Il me disait d'un air si tendre :
« Miss, o di dou.
Je répondais, sans le comprendre :
« Milord, Ting you.
Ce mot le mettait en délire,
Et comme un fou,
Il s'écriait dans son martire :
« Aï Love you! (3 *fois*)

ROSE.

Il a voulu t'emmener à Londres, je crois ?

JULIE.

Oui, mais il n'y a que des brouillards en Angleterre... d'ailleurs, j'ai tant vu de pays, je ne veux plus voyager... A propos, ma bonne, voilà un nouveau roman que je t'apporte. (*Elle lesort de son ridicule.*)

ROSE.

De Walter-Scott ?

JULIE.

Ah ben! oui!... (*elle ouvre un volume et lui lit le titre.*) « Le Brigand Vertueux ou le Crime qui n'en est pas un. » — C'est charmant, ma bonne amie ! y aurait un fameux mélodrame à faire là-dedans, va.

Air : *Une fille est un oiseau.*

On y verrait tour-à-tour
Un brigand mourir en sage,
Un tyran mourir de rage,
Un prince mourir d'amour.
Pour le suivre, la princesse
Soudain mourrait de tristesse;
Un pauvre enfant de faiblesse
Mourrait sans trouver d'appui ;
Le geolier mourrait d'ivresse...

ROSE.

Et pour terminer la pièce
Le public mourrait d'ennui.

Elle va prendre les deux volumes qui sont sur sa able.) Tiens, par la même occasion, je te rends ton *Ipsiboé*... je n'y ai rien compris... remets-le dans ton ridicule.

SCÈNE III.

Les Mêmes, HORTENSE.

HORTENSE, *d'un air un peu moins hardi que les deux autres. Elle porte un carton à chapeaux.*

Je viens vous dire un petit bon jour en passant, mamselle Rose, car je suis pressée... Bon jour, mamselle Julie.

JULIE.

Bon jour, mamselle Hortense.

ROSE.

D'où venez-vous donc comme ça, ma petite ?

HORTENSE.

Est-ce que ça se demande ?.. (*elle s'assied.*) Je suis fatiguée déjà comme si j'avais fait cent lieues.

ROSE.

Votre dame vous fait horriblement aller, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Et pour des riens, ma chère ; elle est si difficile...... j'ai passé deux heures à *la Mère de Famille*, pour lui choisir des soies ; je n'ai jamais pu rassortir l'échantillon... Elle va crier, mais ça m'est égal ; elle choisira ses soies elle-même si elle veut, je ne m'en mêle plus.

JULIE.

Elle brode donc, votre maîtresse ?

HORTENSE.

C'est-à-dire qu'elle croit savoir broder. Ça me fait rire, moi ; elle dépense dix fois plus pour une bêtise que ça ne lui coûterait chez le marchand... mais elle dit que cela l'occupe.

JULIE.

Elle est donc bien sédentaire ?

HORTENSE.

Ah ! ne m'en parlez pas, je n'ai jamais un jour de libre !

ROSE.

C'est bien désagréable de n'avoir pas au moins ses soirées.

JULIE.

Oh bien ! moi, j'ai les miennes... je ne me suis pas mise sur ce pied-là.

ROSE.

Et tu as bien fait.

HORTENSE.

Je m'en vais, car je suis sûre qu'elle s'impatiente déjà.

ROSE.

Bah, bah, restez donc encore un peu.

HORTENSE.

Je ne peux pas, ma petite, vrai !.. il faut que je m'en aille.

ROSE.

Qu'est-ce que vous avez donc dans ce carton ?

HORTENSE.

Un chapeau.

ROSE et JULIE.

Un chapeau !.. ah ! voyons donc.

HORTENSE, *le sortant du carton.*

Madame avait demandé d'abord un ruban rose... le rose lui va mal, je le lui ai dit ; elle m'a envoyée chez sa marchande de mode pour en faire poser un jaune.

ROSE.

Un jaune ! on n'en porte plus.

HORTENSE.

Si, si, ma petite... on voit beaucoup de jaune au boulevard de Gand.

JULIE.

Il ne m'a pas l'air bien coupé, ce chapeau-là.... donnez donc que je l'essaie.

Elle le pose sur sa tête et se regarde le miroir.

Air : *Je suis boudeuse et colère.*

Regardez, je vous demande
Si ce chapeau-là me va?

HORTENSE.

Il est pourtant de commande,
Et vient du Panorama.

JULIE.

La forme en est trop haussée.

ROSE.

Je n'aime pas ces bouffans.

JULIE.

Cette fleur est mal placée.

ROSE.

Et ces bords-là sont trop grands.

JULIE.

La paille n'est pas très-fine.

ROSE.

Le ruban a l'air passé.

JULIE.

Et le devant, j'imagine,
Devrait être plus baissé.

ROSE.

Prête donc un peu, ma chère,
Que je l'essaie à mon tour.
(Elle l'essaie et se regarde dans la glace.)
Ah! grand dieu! comme il m'enterre!

HORTENSE.

Mais c'est la mode du jour.

ROSE.

Je trouve la mode infâme.

HORTENSE, *l'essayant à son tour.*

Moi, ces chapeaux-là me vont...
J'ai la tête de Madame.

ROSE.

Vous avez bien plus de front.

JULIE.

Votre maîtresse est moins forte.

HORTENSE.

Cela n'y fait rien, je croi;
Tous les chapeaux qu'elle porte
Semblent faits exprès pour moi.

SCÈNE IV.

ROSE, JULIE, HORTENSE, SOPHIE.

SOPHIE, *en entrant.*

Ah! voilà ces demoiselles qui essaient un chapeau!

HORTENSE.

Oui, dites donc, mam'selle Sophie... le chapeau...

SOPHIE.

De votre petite dame?

HORTENSE, *riant.*

Nous en avons eu l'étrenne.

JULIE.

Il n'y a plus que vous à l'essayer.

SOPHIE, *le prenant sans précaution.*

Oh! je n'ai pas besoin de l'essayer pour voir que ça ne m'irait pas. — C'est trop évasé pour moi... et ces rubans-là... comment c'est-il posé.

HORTENSE, *le reprenant de sa main et le remettant dans le carton.*

Laissez donc, laissez donc, ma chère... vous allez le chiffonner.

ROSE.

Est-ce qu'elle joue aujourd'hui, votre maîtresse, mam'selle Sophie?

SOPHIE.

Non, elle a une partie de campagne; elle a fait dire au semainier qu'elle était malade.

ROSE.

Ça doit bien vous amuser, quand elle répète ses rôles?

SOPHIE.

Oh! je vous en réponds... Elle se met devant sa psyché, le matin, avec son grand peignoir... Elle est de là... — O ciel!... Grands dieux!...

HORTENSE.

C'est drôle.

ROSE.

Ça doit vous donner des envies de jouer aussi la comédie.

SOPHIE.

Je crois bien... mais je n'aime pas la tragédie.

JULIE.

Oh bien! moi je suis pour le tragique... surtout quand M. Talma joue... O dieu! que j'aime cet homme là!... dans *Manlius*!... Je le savais!... (*Elle le contrefait*). et dans chose... comment? dans *Cliternesse*... — C'est Pilâtre, ma sœur! — Ah! comme il dit ça!

SOPHIE, *en confidence.*

Dites donc, mesdemoiselles, n'en dites rien... moi, je joue dimanche à Chantereine.

TOUTES.

Vraiment!

SOPHIE.

La Visite à Bethlam... Rien que ça!

JULIE.

Vous chantez donc aussi?

SOPHIE.

Pas beaucoup, mais c'est égal.

TOUTES.

Nous irons vous voir.

SOPHIE.

J'y compte et amenez vos Messieurs.

ROSE.

C'est ça, nous leur dirons de vous applaudir, quand vous paraîtrez... ça vous fera une entrée.

SOPHIE.

En attendant, qu'est-ce que vous devenez ce soir, mesdemoiselles?

ROSE.

Moi, je vais aux Montagnes Suisses... manger du lait.

JULIE.

Moi, j'ai promis à ma tante qui est malade de l'aller voir.

SOPHIE.

Bah! votre tante se passera bien de vous... et vous, mam'selle Hortense?

HORTENSE.

Moi, je reste à la maison comme à mon ordinaire.

SOPHIE.

Vous êtes bien bonne... je venais vous proposer une partie de spectacle... quatre places que j'ai.

ROSE.

Justement nous voilà quatre! — Pour où?

SOPHIE.

Pour *les Cuisinières*.

JULIE.

Ah! il faut y aller... on dit que c'est drôle.

ROSE.

Pas pour tout le monde... demandez à madame Leblanc.

JULIE.

La cuisinière de chez vous?

ROSE.

Oui, elle dit que c'est une horreur, et que s'il y avait des lois, on ne devrait pas permettre des pièces comme ça.

HORTENSE.

Elle a raison, madame Leblanc, et si l'on mettait les femmes de chambre en pièce... je ne sais pas ce que je ferais.

SOPHIE.

Vous iriez siffler.

HORTENSE.

Non, parce que les femmes ne sifflent pas.

ROSE.

Ah!... elles se gênent bien!...— D'ailleurs, ma chère amie, il n'y a pas de quoi se fâcher... est-ce qu'on n'y met pas tout le monde, en pièce.

Air : *Vaud. de l'Avare.*

Dans les siennes, qui sont charmantes,
Molière a mis des médecins;
Des prudes, des femmes savantes,
Des marquis; des Georges-Dandins,
Et des Tartuffe, et des Scapins.
Au ridicule il fit la guerre;
Cela n'empêche pas, je crois,
Qu'on aille encor, comme autrefois,
Rire aux pièces du bon Molière.

C'est vrai...

SOPHIE.

En effet!... est-ce qu'il n'y a pas des honnêtes gens dans tous les états?

ROSE.

Ah!... voilà... c'est ce que je dis... quand on mettrait sur le théâtre des femmes de chambre curieuses, bavardes, intéressées, disant du mal de leur maîtresse... j'espère bien que toutes ces critiques-là ne tomberaient pas sur nous.

JULIE, *à Rose.*

Assurément ce n'est pas moi qui suis curieuse... Vous savez, ma petite, si je me mêle des affaires de personne.

HORTENSE.

Et moi donc, est-ce que je suis bavarde? — Mais encore une fois, je cause... laissez-moi m'en aller.

SOPHIE.

A ce soir... vous serez des nôtres, mam'selle Hortense?

ROSE.

Si votre dame ne vous donne pas la permission de sortir, il faut la prendre.

JULIE, *à Hortense qui s'en va.*

Eh ! sûrement !

Air : *Vaud. de l'Opéra-comique.*

Les maîtres sont ce qu'on les fait,
Et malgré leur belle promesse,
Vous auriez grand tort, en effet,
D'avoir pour eux trop de faiblesse.
Les bien servir est un devoir,
Et de mon mieux je les contente ;
Mais pour être esclave, bon soir,
Je suis bien leur servante. (*bis.*)

HORTENSE, *s'en allant.*

Je ferai ce que je pourrai... Adieu, mesdemoiselles.

SCENE V.

ROSE, JULIE, SOPHIE.

JULIE.

Elle est un peu sotte, ta mam'selle Hortense.

ROSE.

Il n'y a que six mois qu'elle est en maison.

JULIE.

C'est donc ça qu'elle a l'air encore sainte Nitouche.

ROSE.

Pas trop, je t'assure qu'elle commence à se former.

SOPHIE.

Si elle avait ma place...

ROSE.

Oh ! je crois bien, chez une actrice de grand théâtre !

JULIE.

Vous devez avoir bien des profits ?

SOPHIE.

O mon dieu, non... mais on a de belles connaissances.

ROSE.

Je suis sûre que vous recevez bien des billets pour madame

SOPHIE, *tirant une lettre de dessous son fichu.*

A propos j'oubliais que j'en ai une à porter... une réponse qu'elle m'a tant recommandée.

JULIE, *regardant l'adresse.*

Voyons... ah !.. c'est pour un banqnier.

SOPHIE.

Il faut que j'y sois avant dix heures, il est midi... adieu, mesdemoiselles. (*elle se sauve.*)

ROSE.

Vous viendrez nous prendre tantôt! n'est-ce pas ?

SOPHIE, *sortant.*

Oui, oui, tenez-vous prêtes.

SCÈNE VI.

M ROSE, M JULIE.

JULIE.

Ah ! ah !.. dis donc, ma bonne, comment la trouves tu cette Sophie ?

ROSE.

Bien ridicule!..

JULIE.

Pas mal... ça veut jouer la comédie, parce qu'elle est chez une actrice.

ROSE.

Nous la verrons dimanche à Chantereine...

JULIE.

Cela sera du beau, je crois.

ROSE.

Elle ne chante pas mieux que moi, ma chère... Elle n'a ni maintien ni tournure.

JULIE.

Elle s'imagine que nous allons l'applaudir. Ah ! comme nous rirons !

ROSE.

Elle ne sait pas seulement parler français... Je voudrais qu'elle n'aille pas jusqu'à la fin.

JULIE.

Ça lui apprendrait à jouer des rôles.

ROSE.

Plutôt que de s'occuper de son état.

Air : *Tu ne peux encor tout connaître.*

Sa maîtresse, je le parie,
Ne sait rien de ce beau projet.

ROSE.

Ah! quel bon tour, ma chère amie,
Si quelqu'un l'en avertissait.

JULIE.

C'est fort aisé, laisse-moi faire,
Cette leçon lui servira...
Je vais le dire à sa portière,
Toute la maison le saura.

SCENE VII.

Les Mêmes, DURAND, Valet de Chambre.

DURAND, *à la porte du fond.*

Mam'selle Rose!

JULIE.

Ah! voilà votre M. Durand, que je ne peux pas souffrir... quelle tournure pour un valet de chambre!... Je m'en vais... adieu, ma petite... à tantôt. (*Elle salue légèrement M. Durand, qui la regarde passer. Lorsqu'elle est sortie, M. Durand s'avance vers Rose.*)

SCENE VIII.

M. DURAND, ROSE.

ROSE.

Est-ce que madame a sonné?

M. DURAND.

Non... Vous recevez donc toujours cette demoiselle Julie? madame vous avait pourtant défendu...

ROSE.

Oh! défendu! je voudrais bien voir que madame me défendît quelque chose.

M. DURAND.

Monsieur, lui-même, n'est pas bien aise que...

ROSE.

Monsieur a tort... n'a-t-il pas des fonds de placés chez ses maîtres?

M. DURAND.

Qu'importe?

ROSE.

Eh bien! qu'il y prenne garde...

M. DURAND.

C'est mam'selle Julie qui vous a donné ces craintes là, sans réfléchir qu'on peut ainsi compromettre la maison la mieux accréditée..

ROSE.

Eh!.. est-ce qu'on peut empêcher le monde de parler?

M. DURAND.

Mam'selle Rose, je venais pour vous annoncer...

ROSE.

Quoi?

M. DURAND.

Vous savez que madame est dans l'intention de prendre une seconde femme de chambre?

ROSE.

Oui, mais j'ai bien dit à madame...

M. DURAND.

Je viens vous prévenir que c'est une chose faite.

ROSE, *presqu'en colère.*

Vraiment!... mais si elle m'avait consultée, du moins...

M. DURAND.

Ne vous fâchez pas, mam'selle Rose... c'est moi...

ROSE.

Vous!

M. DURAND.

Moi!... qui lui ai procuré une jeune personne...

ROSE, *étonnée et piquée.*

Par exemple!...

M. DURAND.

Ma filleule...

ROSE.

Votre filleule?

M. DURAND.

Entre nous, son père ne l'avait point élevée pour la mettre en service; mais des malheurs...

ROSE.

Des malheurs! voilà ce qu'elles disent toutes.

M. DURAND.

Elle n'a qu'un petit défaut!

ROSE.

Lequel?

M. DURAND.

Elle est arrivée hier de la Provence, et elle ne sait que le patois de son village.

ROSE.

Ah!... Et comprendra-t-elle au moins ce qu'on lui dira?

M. DURAND.

Je crois bien que oui, je vous demande pour elle votre protection et un peu d'indulgence dans les commencemens.

ROSE.

En ce cas, tâchez qu'elle entre aujourd'hui même, parce que j'ai une partie d'arrangée pour ce soir.

M. DURAND.

Cela suffit... allez à vos affaires! (*Comme il va pour sortir, madame Leblanc paraît à la porte.*)

SCÈNE IX.

M. DURAND, ROSE, Mme. LEBLANC, *Cuisinière d'un certain âge, mise très-propre et bonne tenue.*

Mme. LEBLANC.

Mam'selle Rose!

ROSE.

Que voulez-vous, madame Leblanc?

Mme. LEBLANC.

Il est plus de midi, et madame n'a pas encore donné d'ordres pour son dîner.

ROSE.

Je n'y peux rien, moi... madame a fait hier de la mu-

sique chez le Ministre, elle s'est couchée tard et ne se levera pas de bonne heure.

M. DURAND.

Eh bien ! mais, madame Leblanc, il me semble que vous n'avez pas besoin des ordres de madame ; ce n'est pas la première fois que...

Mme. LEBLANC.

Pardonnez-moi, M. Durand, pardonnez-moi, je ne ferai plus rien dorénavant, sans que madame l'ordonne. Je ne veux pas, si je faisais une entrée de plus, qu'on me soupçonne...

M. DURAND.

Mais, qui est-ce qui vous a jamais soupçonnée...

Mme. LEBLANC.

Je sais ce que je dis, monsieur Durand ; et sur l'article de l'économie, comme de la probité...

ROSE, *riant.*

Vous ne voyez pas que madame Leblanc a encore sur le cœur la pièce des *Cuisinières.*

Mme. LEBLANC.

Oui, mademoiselle... oui... il est bien dur pour celles qui sont honnêtes...

M. DURAND.

Bah ! bah !... c'est de l'enfantillage, cela, madame Leblanc. Pourvu que la conscience ne nous reproche rien...

Mme. LEBLANC.

Quant à cela... je peux bien dire... je peux bien jurer...

ROSE.

Eh mon Dieu ! ne jurez pas, on sait que vous êtes une brave femme, et tenez-vous tranquille.

Mme. LEBLANC.

Mais, monsieur Durand, toutes les cuisinières du quartier sont en rumeur...

M. DURAND.

Eh bien ! laissez-les crier, tant pis pour celles qui se fâchent... c'est qu'elles font danser, comme on dit, l'anse du panier.

ROSE.

Et puis d'ailleurs, c'est leur état; ne faut-il pas que tout le monde vive ?

Mme. LEBLANC.

Que tout le monde vive!.. de cette manière-là ?.. Non, Mademoiselle... non... tout le monde ne fait pas... danser... l'anse... du panier.

ROSE.

Eh! mon Dieu!.. plus ou moins... c'est dans les petites places comme dans les grandes...

Air : *Vaud. du Bourgeois campagnard.*

Depuis cent ans on blâme, on crie,
On ne fait que parler d'abus!
Or, à quoi bon, je vous en prie,
Tout ce qu'on a dit là-dessus?
L'économie est nécessaire;
Oui, mais consultez bien des gens:
L'économie est une mère
Qui nourrit trop mal ses enfans.

(*A part.*) C'est vrai... Elle m'impatiente avec sa probité...

Mme. LEBLANC, *piquée.*

Nous ne nous entendons pas, mamselle Rose, nous ne pourrons jamais nous entendre.

M. DURAND.

Allons, allons, ne parlons plus de cela.

ROSE.

Non, ça vaudra bien mieux... A propos, madame Leblanc, votre mari est venu, ce matin, pendant que vous étiez sortie, et je lui ai donné ce gros paquet ficelé que vous m'aviez dit de lui remettre.

Mme. LEBLANC, *froidement.*

Je vous remercie, Mademoiselle.

M. DURAND.

Votre mari ?.. Vous avez donc un mari, madame Leblanc ?

Mme. LEBLANC.

Puisque mamselle a fait l'indiscrétion de le dire devant vous...

M. DURAND.

Ma foi... c'est la première nouvelle... je vous croyais veuve.

ROSE.

Comment, mais madame Leblanc a un fils aussi grand qu'elle.

M. DURAND.

En vérité !.. Et qu'est-ce qu'il fait votre mari ?..

Mme. LEBLANC.

Le père et le fils travaillent de leur état, et ils ne sont point du tout à ma charge.

M. DURAND.

Qui vous dit...

Mme. LEBLANC.

C'est égal, vous pourriez le penser ; et voilà pourquoi j'ai laissé croire à Madame que j'étais veuve.

ROSE.

Qu'est-ce que ça fait à Madame que vous soyez veuve ou demoiselle même !... elle s'occupe bien de cela.

Mme. LEBLANC.

Ou demoiselle !... ou demoiselle !...

Air *du Verre*.

Contre moi, dans tous vos discours,
J'ignore ce qui vous enflamme ;
Ici, vous avez l'air toujours
De me lancer quelqu'épigramme.
J'ai mon mari, je n'en dis rien
Pour éviter toute querelle;
Mais à mon âge on sait fort bien
Qu'on n'est plus une demoiselle.

M. DURAND.

Allons, vous disputez à présent sur des mots... Il est donc dit que jamais les femmes de chambre et les cuisinières ne pourront s'accorder entr'elles ?

Mme. LEBLANC.

Il serait difficile de ne pas s'accorder avec moi..

ROSE.

Vous voulez toujours avoir le dernier.

Mme. LEBLANC, *s'animant.*

Vous ne me prouverez pas...
(M. Durand se met entr'elles pour les appaiser.)

ROSE.

Je ne veux rien vous prouver, sinon que vous êtes revêche, ennuyeuse et bavarde.

Mme. LEBLANC.

Bavarde !...

Air *de la Fausse magie.*

Mad. LEBLANC, *en colère.*

Moi, je suis une bavarde !

ROSE.

Oui, vous êtes une bavarde.

Mad. LEBLANC.

Moi !

ROSE.

Vous !

Mad. LEBLANC.

Moi !

Mamselle Rose, prenez garde !..

ROSE.

Je ne vous crains pas, ma foi.

DURARD, *les séparant.*

Eh bien ! eh bien !

Quels débats sont donc les vôtres ?
Appaisez-vous toutes deux.

ROSE, *à Mad. Leblanc.*

Vous faites comme les autres,
Et vous ne valez pas mieux.

Mad. LEBLANC.

Où vous mène la colère ?
C'est heureux pour vous, ma chère,
Que j' respecte la maison.

ROSE.

Vous êtes une commère !
Vous ne savez pas vous taire
Quand vous n'avez pas raison.

Mad. LEBLANC.

Ah ! l'insolente !

ROSE.

L'impertinente !

(*On sonne.*)

ENSEMBLE, *toutes deux.*

Je saurai bien, je m'en vante,
Vous faire baisser le ton.

DURAND, *à Rose.*

Madame s'impatiente,
Et sonne à grand carillon.

Il la pousse dehors.

(*On sonne toujours.*)

ROSE, *sortant en colère.*

Eh! on y va!... avec sa sonnette... ça me donne des maux de nerfs... un de ces jours, je couperai le cordon.

SCENE X.

M. DURAND, Mme. LEBLANC.

M. DURAND.

Mamselle Rose est trop vive, c'est vrai; mais vous vous emportez...

Mme. LEBLANC.

Je m'emporte!... je m'emporte!... Vous, qui êtes raisonnable et de sang-froid, monsieur Durand, convenez, du moins, que....

M. DURAND.

Eh bien! oui, mais puisque nous sommes obligés de vivre ensemble... faites comme moi; je ne me fâche jamais.

Mme. LEBLANC.

Quand on vous dit que vous faites *comme les autres*... comme les autres!... on sait ce que cela veut dire, ça, monsieur Durand... comme les autres!...

M. DURAND.

Bah! bah!... allez votre chemin; Madame vous a prise sur de bons témoignages, et vos certificats prouvent....

Mme. LEBLANC.

Des certificats ne prouvent rien, monsieur Durand... et tout le monde en a des certificats... Mais, quant à moi, je n'ai fait qu'une maison, et j'y serais encore, si des circonstances.... des accidens.... enfin....

M. DURAND.

Calmez-vous, madame Leblanc, on vous rendra justice... D'abord (*en confidence*) je vous préviens que ma filleule entre ici... aujourd'hui même, en qualité de seconde femme de chambre.

Mme. LEBLANC.

Votre filleule, monsieur Durand!... je ne la connais pas; mais j'en suis charmée; ça doit être une personne

bien élevée; et vous pouvez compter que j'aurai pour elle, tous les petits soins qui dépendront de moi.

M. DURAND.

Je vous remercie. Vous pouvez être assurée qu'elle aura aussi pour vous, toutes les déférences, tous les respecst qui sont dus à votre âge... Je lui ai déjà fait sa leçon à cet égard.

SCENE XI.

Mme LEBLANC, M. DURAND ET LINA, *en joli petit costume provençal. Elle porte un paquet sous son bras.*

LINA, *de loin.*

Moun parrain!

Mme LEBLANC.

Ah! c'est sûrement elle?

M. DURAND.

Oui... (*il va au devant de Lina.*) Entre, entre, ma petite, nous parlions de toi.

Mme LEBLANC, *elle va au devant d'elle avec beaucoup d'empressement.*

Entrez, Mademoiselle... donnez-moi votre paquet et reposez-vous. (*Elle lui donne une chaise.*)

LINA, *saluant.*

Sia ben honeste... (*à M. Durand.*) Moun parraino, es sen doute madama Loubiane, dont m'avia parla?

Madame Leblanc écoute et paraît surprise de ce langage.

M. DURAND.

Oui, oui, c'est madame Leblanc, pour qui je te recommande encore d'être prévenante.

LINA.

Oh, lissa me faïre, sarès ben countente. (*elle fait la révérence à madame Leblanc.*) Adichias, Madama.

Mme LEBLANC, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc... bon jour, apparemment. *elle lui rend sa révérence.*) Votre servante, Mademoiselle.

LINA.

A vost' air aï vis tout désuite qué mé plaïria forte.... esperé qué vous ne plaïndras zamaï de yeou.

Mme LEBLANC, *qui n'a rien compris.*

Dites donc, monsieur Durand, elle n'est donc pas de Paris?

M. DURAND.

Oh! non.

Mme LEBLANC.

Est-ce qu'elle est Allemande?

M. DURAND, *riant.*

Ah!... ah! ah! ah!... elle est Provençale... Je suis de ce pays-là aussi, moi, mais j'ai perdu l'accent.

Mme LEBLANC, *à Lina.*

Avez-vous déjeûné, Mademoiselle?

LINA.

Oui, madamo Loubianc... et dé bonne hourro.

M. DURAND, *expliquant à madame Leblanc.*

Elle a déjeûné.

Mme LEBLANC, *avec empressement.*

C'est égal, c'est égal... j'ai encore une bonne tasse de café.... du mien au moins, je vous prie de le croire.... je vais vous chercher ça... (*à part, à M. Durand.*) Elle est vive et gentille, et je suis sûre que ses manières plairont beaucoup à Madame. (*haut et avec bonne amitié, en s'en allant, elle dit à Lina:*) Attendez, attendez... du bon café à la crême, ça vous mènera jusqu'au dîner. (*Elle sort en courant.*)

SCENE XII.

M. DURAND, LINA.

M. DURAND, *riant.*

Ah! ah! ah!... cette pauvre madame Leblanc... ton patois l'a toute déroutée.

LINA, *riant de même.*

Oui, elle a cru d'abord que je parlais allemand...

M. DURAND.

C'est bien.... pendant quelques jours ne parle pas autrement.

LINA.

Mais avec Madame ?

M. DURAND.

De même. Elle a habité dix ans la Provence, elle te comprendra parfaitement... Songe que Madame veut faire ton éducation ; elle a été trompée tant de fois par des femmes de chambre toutes formées, qu'elle en veut avoir une enfin qu'elle pourra façonner à son gré.

LINA.

J'entends, mon parrain... Tenez...

Air : *Enfans de la Provence.*

J'arrive de Provence,
Je m' présente et je dis :
Qué despuis moun enfance
N'aï pas quitta l' pays.
Je n' dirai pas, c'est votre avis,
Que d'puis six mois j' suis à Paris,
A Paris !..
C'est votre avis.
Ça m' f'rait du tort si je lui dis :
Que d'puis six mois j' suis à Paris.
Pour être à son service
S'il faut un air novice,
Simple et même innocent,
Ça s' prend.

Voyez.

L'œil baissé, le cœur un peu tremblant.
Eh bon, bon, bon (*bis*) oui, je comprends fort bien.
Eh bon, bon, bon (*bis*) oui, j'aurai ce maintien.
Mon cher parrain, laissez-moi faire, allez, ne craignez rien.

Regardez.

J'arrive de Provence,
Je m' présente et je dis, etc.

M. DURAND.

Allons, allons, je vois que tu comprends mes intentions.

LINA.

Oui, mais à quoi bon tant me gêner, et ne parler que le patois provençal ?

DURAND.

Petite sotte !... écoute :

Air *de la Valse des Comédiens.*

Ma chère, avec ta jeunesse et tes graces,
Bientôt ici tu dois tout captiver ;
C'est peu chez nous que d'obtenir des places,
Le grand talent c'est de les conserver.
En déguisant ton esprit, ton langage,
Sans méfiance on parle devant toi,
Pendant qu'on a les yeux sur son ouvrage,
On a toujours l'oreille autour de soi.
De la maison découvrant les intrigues,
Tout en feignant d'ignorer maint détour,
Pour arriver au poste que tu brigues,
Tu peux ensuite intriguer à ton tour.
Près de leur maître on voit de bons apôtres
Souples, adroits, et faussement discrets,
C'est avec l'art de desservir les autres
Qu'ils ont souvent servi leurs intérêts.
Imite-les ; et près de ta maîtresse
Flatte surtout
Ses caprices, son goût.
Tâche en un mot qu'un jour par ton adresse
Comme un oracle on te consulte en tout.
De ses secrets deviens dépositaire,
Car dès l'instant, cela m'est démontré,
Qu'on te paiera, mon enfant, pour te taire,
Je t'en réponds, ton sort est assuré.

LINA.

Ah ! mon parrain !... je ne suis pas encore si savante que vous... mais mamselle Rose...

M. DURAND.

N'y entends rien... au lieu d'être soumise, rusée, adroite et discrète, elle n'est qu'impérieuse, altière, exigeante, et ce despotisme là ne peut pas durer long-temps... La voici !... hum ! hum !... reprends ton rôle.

SCENE XIII.

Les Mêmes, ROSE, *rentrant avec humeur et portant une robe de point.*

M. DURAND, *s'appercevant de l'humeur de Rose, qui entre sans appercevoir Lina.*

Qu'avez-vous donc, mam'selle Rose, vous avez l'air toute... est-ce encore madame Leblanc, qui...

ROSE.

Oh bott!... madame Leblanc... je m'embarasse bien de madame Leblanc!

DURAND.

En ce cas, soyez gaie... que diable...

ROSE.

Madame est aujourd'hui d'une humeur massacrante et vous le savez, quand elle est une fois maussade, il y en a pour huit jours.

DURAND.

Quelques contrariétés... les femmes!

ROSE.

S'il fallait les écouter on n'en finirait pas. — Elle fait hier un accroc à cette robe de point, elle prétend que c'est ma faute, que j'ai mal attaché l'épingle de sa ceinture, que... que sais-je ce qu'elle chante?

DURAND.

Bah! bah! s'il ne s'agit que d'une reprise, il n'y a pas de quoi se fâcher, et voici ma filleule qui va vous réparer ça... qu'il n'y paraîtra plus.

ROSE.

Ah! ah! c'est la petite en question?

DURAND.

Oui... (*à Lina.*) salue donc mam'selle Rose.

LINA, *faisant la révérence.*

Boun jour, madémiselle!

ROSE.

Oh!... madémiselle.

DURAND.

Comment la trouvez-vons ?

ROSE.

Heu !... ça sera peut-être jolie un jour. — c'est jeune. (*A Lina.*) Votre nom ?

LINA.

Lina, madémiselle.

ROSE.

Lina ! c'est un nom de roman ça ! est-ce que vous lisez aussi des romans ?

LINA.

Qués à quo ?

ROSE.

Qués à quo !.. jolie réponse ? — Vous n'avez pas d'autre nom ?

LINA.

Pas d'austre qué moun noum dé famillou, me noummé Lina Bourtoumieou.

ROSE, *se bouchant les oreilles.*

Ah ! c'est bon, c'est bon... ne m'en dites pas davantage... Bourtoumiou !... quand ce serait de l'Iroquois !... — Et vous savez donc faire les reprises ?

LINA.

Oui, madémiselle... din la bloundou, lou point, la dantellou...

DURAND, *expliquant à Rose.*

Dans la blonde, le point, la dentelle... oh, elle est adroite comme une petite fée.

ROSE, *lui jetant la robe.*

En ce cas, tenez... il y a là sur cette table, tout ce qu'il vous faut... des aiguilles, du fil, des ciseaux... voyons comment vous vous tirerez de là.

LINA, *examinant l'accroc.*

Péchairé ! naï fa dé plu difficillé. (*Elle s'assied près de la table, et se met en devoir de travailler.*)

DURAND, *expliquant à Rose.*

Elle en a fait de plus difficile.

ROSE.

Vous avez beau dire, je ne m'habituerai jamais à ce langage là.

LINA, *enfilant son aiguille, chantonne.*
Tra la la la, la laire...

ROSE, *se retournant.*
Eh bien, eh bien... est-ce qu'on chante en travaillant?

LINA, *travaillant.*
Eh oui, madémisellou... pardieu! perqué, canta you pas? à quo faï avança l'ouvraggé.

DURAND, *à Rose.*
Elle a une jolie voix... et si elle vous chantait une chanson de son pays...

ROSE.
Ça doit être du beau.

DURAND.
Vous croyez rire?... (*Il parle à Lina en Provençal*) Lina, cantariés ouna canzonetta à madamisella Rose.

LINA.
Ben voulontiér... mé fazés ben d'honnour... escouta, véssi unou qué tou lou mounde cantou din nostré village, pré dé Marsillou.

(*Elle chante.*)

Diga me, pastourelletta,
Perch' ignourés moun amour?
Perché risés, ma pouletta,
Quand s'offrissé nioch' et djiour!
Véses ben qu'es impoussiblé
Dé té vaïre sans t'aïma,
Perché seriez insensiblé
Quand siés fa djia per charma?
Se vos pas qué sieg tant amouroux,
Et dé ta boucquetta, et de tes œils dous,
Attapalous, } *bis avec Durand*
Mamour, } *que ce refrain*
Attapalous, } *anime.*

DURAND, *à Rose qui ne dit rien.*
Vous ne trouvez pas ça joli?

ROSE.
Attapa lous... qu'est-ce que cela veut dire?

DURAND.
Eh bien, ça veut dire... si vous ne voulez pas qu'on

soit amoureux de votre jolie bouche et de vos jolis yeux... attapa lous... cachez les.

ROSE.

Ah! attapa lous, veut dire tout cela.

DURAND.

Oui... (*à Lina.*) va donc il y a encore un couplet.

LINA, *chante.*

Perché scriés tant cruella,
Tandis qu'amour t'a fourmat
Sus lou plus poulid mondella
Qui jamaï aye existat?
Per fourça faou ben sé rendre,
Quand ta boucquetta sous ris,
Perché voudriez donc défendre
Cé qu'en tus tout applaudis!

Madame Leblanc rentre en ce moment portant une tasse de café et une rôtie de pain, elle entend chanter Lina et s'arrête pour l'écouter.)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, Mme. LEBLANC, *dans le fond.*

LINA, *achevant sa chanson.*

Sé vos pas qué sié tant amourous,
Et dé ta boucquetta, et de tes œils dous,
Attapa lous,
Mamour,
Attapa lous.
(bis avec Durand et Mad. Leblanc qui chante aussi dans le fond)
Attapalous,
Mamour,
Attapalous.

ROSE.

Attapa lous... le drôle de mot!

Mme. LEBLANC, *s'avançant vers Lina, avec sa tasse de café, dit en bougonnant.*

En tout cas, ça vaut bien la chanson du guernadier de mam'selle Françoise.

ROSE, *entendant madame Leblanc, et encore étonnée de la revoir.*

Ah!... on ne demande pas votre avis là-dessus.

Mme. LEBLANC, *de loin, et d'un ton revêche.*

Ce n'est pas à vous non plus que j'adresse la parole, mademoiselle... (*d'un très-doux, à Lina.*) Tenez, tenez, mon enfant, prenez... (*Elle lui met sa tasse de café devant elle.*) ça vous réchauffera... ça vous fera du bien.

LINA.

Vous remarcié, madame Loubianc. (*Elle met la robe de côté et prend le café.*)

ROSE.

Eh bien? eh bien?... qu'est-ce que c'est que ça?

Mme. LEBLANC.

C'est du café... à moi... qui m'appartient... et que j'apporte à cette enfant.. parce qu'une jeunesse qui n'est pas encore habituée de diner à sept heures du soir... il faut qu'elle prenne quelque chose en attendant.

ROSE, *à part sur le devant.*

Caponne, caponne... c'est pour se faire bien venir de M. Durand.

Mme. LEBLANC, *à Lina.*

Allez, allez toujours, ma petite, ne le laissez pas refroidir.

DURAND, *à Rose, à part.*

Air *des Landes.*

Vous avez tort, je vous blâme
De la traiter durement;
Au fond, elle est bonne femme....

ROSE.

Bonne femme!.. oui, vraiment!
Quand on aura connaissance
Du train qu'elle mène ici,
Vous verrez... mais patience,
Tout se saura, dieu merci.

LINA, *rendant la tasse vide à Mad. Leblanc.*

Es ben caou,
Fa pas mao
A l'estouma fa pas mao.

Rose et Durand sont sur le devant de la scène; Mad. Leblanc est auprès de Lina, à gauche, et a le dos tourné, elle paraît empressée et aux petits soins pour Lina. En ce moment, arrive par le fond un homme bien vêtu et d'une soixantaine d'années figure respectable et cheveux blancs; c'est M. Dufrémont.

SCÈNE XV.

M. DURAND, ROSE, Mme LEBLANC, LINA M. DUFREMONT.

M. DUFREMONT, *à la porte du fond et tourné vers Rose.*

Mesdames, je vous prie de vouloir bien m'excuser...

ROSE.

Qui demandez-vous, Monsieur ?

M. DUFREMONT.

Madame de Berval ; j'ai frappé à la porte en face, personne n'a répondu.

ROSE.

Comment! le petit Baptiste n'est pas à l'anti-chambre?... (*à M. Dufrémont.*) Donnez-vous la peine de venir, Monsieur, je vais vous mener chez ma maîtresse.

Mme LEBLANC, *à Lina, qu'elle quitte aussitôt que celle-ci a fini de prendre son café.*

A tantôt, mon enfant... j'espère que vous viendrez un peu me voir à ma cuisine... (*au moment où elle se retourne pour sortir, elle se trouve en face de monsieur Dufrémont, et s'écrie tout-à-coup :*) O ciel !.. (*Sa surprise est si grande que la tasse s'échappe de sa main et se brise parterre.*)

M. DUFREMONT, *aussi étonné de cette rencontre, s'écrie en même temps :*

Que vois-je !

Mme LEBLANC.

Monsieur Dufrémont !

M. DUFREMONT.

Madame Leblanc !

Mme LEBLANC.

Ah mon dieu ! vous êtes à Paris, Monsieur?

M. DUFREMONT.

Et vous, que'st-ce que vous faites ici?

Mme LEBLANC, *d'une voix tremblante et agitée.*

Je suis... je suis cuisinière chez madame de... de... de Berval...

M. DUFREMONT, *aussi agité qu'elle.*

Chez madame...est-il possible !.. (*à Rose, vivement.*) Mademoiselle, mademoiselle, conduisez-moi bien vîte auprès de votre maîtresse... (*à madame Leblanc.*) Madame Leblanc !.. madame Leblanc !.. je... je vais revenir.

Il sort comme un homme transporté; madame Leblanc reste à sa place comme pétrifiée; Rose et M. Durand se méprennent sur les causes de tant de surprises.

LINA, *étonnée de cette reconnaissance.*

Qu'es à co ?

ROSE.

Voilà du nouveau, par exemple... (*avant de sortir elle passe devant M. Durand, et lui dit à l'oreille avec une joie secrette.*) Quand je vous disais qu'il y avait du louche.

Elle sort et se hâte de rejoindre M. Dufrémont.

SCENE XVIII.

M. DURAND, Mme LEBLANC, LINA.

Mme LEBLANC, *d'une voix très-altérée.*

Ah ! mon dieu ! ah ! mon dieu !.. je suis toute bouleversée...

LINA, *s'empressant de la faire asseoir.*

Téné, va qui unou chaise... asseta-vous, madame Loubianc.

Mme LEBLANC.

(*Elle s'asseoit comme si elle était prête à se trouver mal.*)

Voyez, voyez comme mes mains tremblent...

M. DURAND.

Comment, c'est donc la vue de ce Monsieur qui...

Mme LEBLANC.

Oui, oui... j'étais si loin de penser... je le croyais hors de France.

M. DURAND, *effrayé; à part.*

Est-ce qu'effectivement il y aurait... diantre, prenons garde de nous compromettre... (*faisant signe à Lina de venir*) hum !.. (*haut.*) Lina, viens, viens, il faut que je te présente à Madame.

LINA.

Moun païrin... madamou Loubianc mé faï ben dé pénou.

M. DURAND, *la tirant à part, lui dit à voix basse.*

Viens, te dis-je... s'il y a quelque chose là-dessous, que nous n'ayons pas l'air d'être de connivence avec elle.

LINA, *étonnée.*

Oh ! qué disé... de connivençou ?.. es qué l'ou crésés...

M. DURAND, *l'emmenant.*

Chut ! quand on est en place, il faut être circonspect... c'est encore une de mes maximes.

Ils sortent tous deux; madame Leblanc reste seule.

SCENE XIX.

Mme LEBLANC, *se remettant peu à peu.*

Ce bon monsieur Dufrémont !.. (*elle se lève*) il ne s'attendait pas à me revoir... il m'a reconnue...ça fait plaisir... et moi aussi, quoiqu'il y ait dix ans...c'est qu'il n'est pas du tout changé...et cependant le malheur, comme on dit... mais j'espère au moins qu'il est heureux à présent..... oh oui !.. il méritait tant de l'être, ce brave homme... voilà un maître !... en voilà un !...

Air : *Vaud. de la Grange-Chancel.*

Riche, il ne faisait que du bien,
Jamais son âme peu commune
N'osa refuser l'infortune,
Du pauvre il était le soutien.
Et loin d' vanter sa bienfaisance,
Comm' beaucoup d' gens que je connais,
Il avait d' la reconnaissance
Lorsqu'on acceptait ses bienfaits.

Quel dommage qu'un malheureux procès !..

SCENE XX.

Mme LEBLANC, JULIE, *un paquet d'une main et un carton carré de l'autre.*

JULIE, *en entrant.*

Servez bien (*bis.*)
Une maîtresse coquette,
Qui n'aime que la toilette,
Qui n'est jamais satisfaite,
Et se croit toujours parfaite,
Cela ne vous sert de rien.

(*Elle appelle.*) Rose !... (*elle s'avance, et ne voyant que madame Leblanc, elle lui dit* :) Est-ce que mamselle Rose est sortie ?

Mme LEBLANC, *d'un ton sec.*

Elle est chez Madame.

JULIE.

Savez-vous si elle sera long-temps ?

Mme LEBLANC, *s'en allant.*

Je n'en sais rien, Mademoiselle, je ne me mêle jamais du service de mamselle Rose.

SCENE XXI.

JULIE, ROSE.

ROSE.

Ah ! te voilà déjà revenue, Julie ?

JULIE.

Oui... Qu'elle est bougon, ta madame Leblanc !

ROSE, *en confidence.*

Laisse faire... je crois qu'on va la renvoyer...

JULIE.

Bah!.. Eh bien! ma chère amie... c'est la journée aux aventures... me voilà aussi sans place, moi.

ROSE.

Toi!

JULIE.

Oui.

ROSE.

Pas possible!... mais... tu as donc fait quelque chose?

JULIE.

Rien, ma chère amie, absolument rien! ils prétendent que c'est moi qui ai répandu partout le bruit qu'ils devaient faire banqueroute le lendemain de leur bal... je ne l'avais dit qu'à toi.

ROSE.

Moi, je n'en ai parlé qu'à M. Durand...

JULIE.

Ils croient peut-être que je serai bien embarrassée... ma chère amie, si ça ne te gêne pas, je resterai chez toi jusqu'à ce que je trouve une maison.

ROSE, *à part.*

Je m'en garderai bien!... tout le monde ici la déteste... tiens, voici Sophie.

SCENE XXII.

Les Mêmes, SOPHIE, *portant aussi un grand carton en forme de cassette.*

JULIE.

Ah mon dieu! elle a aussi son carton sous le bras!

SOPHIE, *en entrant.*

Comment trouvez-vous, mesdemoiselles, le tour qui m'arrive?

ROSE.

Quoi?

JULIE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mam'selle Sophie?

SOPHIE.

On a dit à madame que je devais jouer dimanche à Chantereine... Il faut qu'ils soient bien méchans, ceux ou celles qui ont rapporté ça, mais enfin, la portière, les domestiques, toute la maison le sait, et voilà que madame, sans autre forme de procès, me redemande ses

clefs, me paie, me prend par le bras et... et me voilà.

JULIE.

Par exemple !

SOPHIE.

Je suis d'une colère que je ne me possède pas !

ROSE et JULIE.

C'est affreux !

SOPHIE.

Si j'avais des parens à Paris, j'aurais été chez eux... mais, mam'selle Rose, vous voudrez bien permettre, n'est-ce pas, que je passe une nuit ou deux chez vous ?

JULIE, *bas à Rose.*

Non, non, dis que tu ne peux pas.

SCENE XXIII.

Les Précédens, HORTENSE, *arrive avec un commissionnaire portant une malle et deux cassettes sur des crochets.*

HORTENSE, *en entrant.*

Mam'selle Rose, excusez... (*au Commissionnaire.*) Mettez tout ça là, par terre, dans un coin.

ROSE, JULIE et SOPHIE, *étonnées.*

Eh bien, eh bien ?... qu'est-ce...

HORTENSE.

C'est ma malle et mes deux cassettes... (*Elle paie le Commissionnaire qui s'en va.*) Tenez...

ROSE, JULIE et SOPHIE.

Que signifie...

SOPHIE.

Mam'selle Hortense... est-ce que vous êtes aussi dehors ?

HORTENSE.

Ah bien ! oui, dehors !... c'est moi qui ai dit à madame qu'elle pouvait chercher quelqu'un. Je lui avais demandé la permission de sortir de bonne heure, pour aller au spectacle, comme nous en étions convenues, vous savez...

Elle m'a répondu : vous ne sortirez pas... moi, je lui ai répondu : je sortirai... et j'ai sorti tout de suite, je n'ai pas voulu, seulement, lui donner les huit jours de grâce.

JULIE.

C'est bien ça, ma petite... il faut avoir du caractère.

HORTENSE.

Oh! j'en ai quand il faut. Mam'selle Rose, je viens chez vous, mais je ne vous gênerai pas long-temps, j'ai une place en vue, chez une vieille dame, rue Contrescarpe, n°. 9. J'irai demain à midi.

SOPHIE, *à part.*

Rue Contrescarpe, n°. 9... J'irai demain à dix heures.

JULIE, *à Rose, bas.*

Ne dis rien... j'irai ce soir me présenter chez sa vieille dame.

SCENE XXIV.

Les Mêmes, M. DURAND ET LINA.

M. DURAND.

Eh mon Dieu! que de monde chez vous, mam'selle Rose!... c'est comme un salon.

JULIE, SOPHIE ET HORTENSE, *d'un air riant et amical.*

Bonjour, M. Durand.

DURAND, *leur tournant le dos dit à Rose.*

Voici ma filleule, que je vous ramène; je viens de la présenter à Madame; elle a été enchantée d'elle!... Et Monsieur aussi.

ROSE.

Enchantée!... je crois bien... tout ce qui est nouveau est beau.

LINA, *gaiement.*

Madamou es ben bounou, ben amablou, me faï force amitié.

ROSE, *la contrefaisant,*

Force amitié!... en vérité... allons, mademoiselle,

reprenez votre ouvrage, achevez cette reprise que vous avez commencée.

LINA, *se remettant à l'ouvrage.*

Lou volé ben... tu déssuitou!... tu déssuitou!... oh l'ouvraggé me faï pas paou.

JULIE, *bas à Rose.*

Prends garde que cette petite fille-là ne te coupe l'herbe sous le pied.

ROSE.

Oh! j'y mettrai bon ordre... (*à part, apercevant M. Dufrémont qui rentre.*) tiens, voilà ce Monsieur qui revient.

SCENE XV.

Les Mêmes, M. DUFRÉMONT.

M. DUFRÉMONT.

Mesdemoiselles, est-ce que madame Leblanc n'est plus ici ?

ROSE.

Non, Monsieur.

M. DUFRÉMONT.

Je lui avais pourtant dit que j'allais revenir.

ROSE.

Oh! elle n'a pas été, je crois, fort tentée de vous attendre... quand tout-à-l'heure elle vous a vu...

M. DUFRÉMONT.

Oui, je conçois que cela a dû lui causer une forte impression.

ROSE.

Il paraît, monsieur, qu'elle a servi autrefois chez vous?

M. DUFRÉMONT.

Il y a dix ans!... je m'en souviendrai toute ma vie!

ROSE, *aux autres femmes de chambre.*

C'est sûr, elle aura été chassée de chez cet honnête homme-là.

M. DUFRÉMONT, *étonné et s'apercevant qu'on s'est mépris sur ses paroles.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mesdemoiselles...

ROSE.

Nous disons que si madame Leblanc vous a trompé...

M. DUFRÉMONT, *s'écriant.*

Trompé!...

ROSE.

Mieux que ça peut-être...

M. DUFRÉMONT, *indigné.*

(*A part.*) Ah! (*haut et comme à la suite d'une idée qui lui vient tout-à-coup à M. Durand.*) Monsieur, faites-moi le plaisir d'aller chercher madame Leblanc. (*Durand sort. Aux femmes de chambre.*) Mesdemoiselles, vous allez savoir de quel trait cette femme est capable.

JULIE, *bas à Rose.*

Il paraît que c'est sérieux.

LINA, *apercevant madame Leblanc ramenée par Durand. A part.*

Ah moun Dieu! la véci... you tremblé!

SCENE XXVI.

Les Mêmes, Mme. LEBLANC.

DURAND.

Avancez, avancez, madame Leblanc... n'ayez pas peur.

LINA, *à M. Dufrémont.*

Ah Monssu, je vous démande grâce pour elle!

M. DUFRÉMONT.

Grâce! (*Se retournant vers madame Leblanc.*) viens, ma bonne, mon excellente amie!

LES QUATRE FEMMES DE CHAMBRE, *confondues.*

Qu'entends-je?...

Mme. LEBLANC, *transportée de joie.*

Monsieur?... mon cher maître!...

LES QUATRE FEMMES DE CHAMBRE, *se regardant toutes avec surprise.*

Que veut dire?...

Mme. LEBLANC.

Vous avez donc gagné votre procès?

M. DUFRÉMONT.

Oui, grâces au ciel! je suis rentré en possession de tous mes biens!...

Mme. LEBLANC, *joyeuse.*

Ah!...

M. DUFRÉMONT.

Depuis deux mois que je suis de retour à Paris, je t'ai partout cherchée inutilement, quand le hasard enfin... tu ne me quitteras plus, ma vieille amie... toi, ton mari, ton fils... vous viendrez à ma terre, je vous emmène tous.

LINA.

Ah qué sia doun countente!

Mme. LEBLANC.

Monsieur!.....

M. DUFRÉMONT.

Ah! c'est encore payer trop peu tout ce que tu as fait pour moi!

LES QUATRE FEMMES DE CHAMBRE, *se regardant entre elles, avec étonnement.*

Ah çà, mais qu'a-t-elle donc fait?...

M. DUFRÉMONT.

Ce qu'elle a fait?...

Mme. LEBLANC, *l'interrompant.*

Monsieur, monsieur!... je vous en prie, ne parlez plus de ce temps-là.

M. DUFREMONT.

Non, je veux que tout le monde... que ces Demoi-

selles surtout, apprennent ton courage et ton dévouement!.. Qu'elles sachent que, pendant trois ans, lorsqu'un procès injuste venait de m'ôter tout moyen d'existence... c'est toi, toi seule qui m'as nourri, soutenu...

ROSE, *avec ironie.*

Voilà du sentiment!

Mme LEBLANC, *confuse, dit aux femmes de chambre.*

Non, non... n'en croyez rien!.. (*à M. Dufrémont qu'elle veut faire taire.*) Mon cher maître, de grâce!..

M. DUFREMONT, *vivement.*

Je te dois, d'ailleurs, une réparation... ces Demoiselles t'ont soupçonnée...

LES 4 FEMMES DE CHAMBRE.

Nous, Monsieur... pas du tout!

M. DUFREMONT.

Si fait! si fait... pour le mal que je vous souhaite c'est que vous suiviez l'exemple de madame Leblanc!

ROSE, *d'un ton sec et piqué.*

Vous êtes trop bon, Monsieur, je vous remercie.

JULIE, SOPHIE et HORTENSE, *entre elles.*

Tiens, ce vieux sermoneur!..

ROSE.

Il a l'air du père sournois.

M. DUFREMONT, *à madame Leblanc.*

Viens, viens remercier madame de Berval, qui veut bien permettre que je t'emmène avec moi.

Mme LEBLANC.

Avant de nous séparer, mamselle Rose, dites-moi que vous ne m'en voulez plus.

ROSE.

Moi, je n'ai pas sujet de vous en vouloir; vous voilà heureuse, tant mieux pour vous!

Mme LEBLANC.

Je désire qu'il vous en arrive autant. (*M. Dufrémont lui fait signe de venir, et elle s'en va avec lui, après avoir embrassé Lina.*)

SCÈNE XXVII.

DURAND, LINA, ROSE, JULIE, SOPHIE et HORTENSE.

Monsieur Durand, puisque madame Leblanc quitte, j'ai quelqu'un pour la remplacer ; une brave femme. . .

DURAND, *avec beaucoup de sang-froid.*

C'est déjà fait... Madame a une personne en vue.

ROSE, *étonnée.*

Déjà ?

DURAND.

Oui... une de mes parentes.

ROSE.

Ah !.. (*à part.*) Allons, il veut placer toute sa famille.

DURAND, *d'un ton froid.*

Vous avez dit aussi à Madame, qu'elle n'avait pas besoin d'une seconde femme de chambre...

ROSE, *étonnée.*

J'ai dit cela, c'est vrai... mais ce n'était par pour faire du tort à votre filleule.

DURAND, *tirant froidement un papier de sa poche.*

C'est égal, Madame a suivi votre conseil, et je suis chargé de vous remettre de sa part... ce petit billet.

ROSE, *plus étonnée.*

Comment ?

DURAND.

Lisez.

ROSE, *lisant.*

« Je suis depuis long-temps, très mécontente de votre service... »

JULIE.

Eh bien ! mais c'est donc une conjuration.

DURAND.

Achevez.

ROSE, *furieuse, et chiffonnant la lettre.*

C'est inutile... et je vois bien où elle veut en venir...

LINA.

Mademoiselle Rose...

ROSE.

Taisez-vous, petite sotte... Monsieur Durand, vous êtes le plus fourbe de tous les hommes, et ce qui me console, c'est que votre tour viendra...

DURAND.

C'est possible... (*à Lina.*) En attendant, profite de la disgrâce de ses Demoiselles, et tâche, si cela se peut, de ne pas tomber dans les mêmes fautes.

LINA.

Moun païrain... faraï coummou vous.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. du mariage de Scarron.*

LES QUATRE FEMMES DE CHAMBRE, *ensemble.*

A quel sort notre état souvent nous expose !
Pouvons-nous jamais
Former quelques sages projets ?
Au moment où l'on croit tenir quelque chose,
Faites mal ou bien
L'on ne vous tient compte de rien.

JULIE.

Air : *Vaud. de Turenne.*

Voyez quels destins sont les nôtres?
Avec patience il nous faut
Supporter les défauts des autres,
Sans qu'on nous passe un seul défaut.
On nous traite avec injustice,
Mais que je sois maîtresse un jour,
Je ferai bien enrager à mon tour
Ceux qui seront à mon service.

HORTENSE.

Partout on vante la souplesse
D'un *Polichinel* étonnant,
Avec art il rampe, il s'abaisse,
Pour paraître ensuite plus grand.
Nul doute qu'il ne s'enrichisse,
Et sans contredit il pourra,
En enseignant ce métier-là,
A bien des gens rendre service.

SOPHIE.

Voyager six mois de l'année,
Jouer à Metz, à Marseille, à Bordeaux,
Quitter la province étonnée
Pour prendre trois mois de repos.
Trois mois ensuite, au gré de leur caprice,
Nous consacrer leurs talens enchanteurs,
Voilà comme nos grands acteurs
A Paris font tous leur service.

DURAND.

Vous que guida tant de fois la victoire
Servez d'exemple à nos jeunes guerriers,
Et sur le chemin de la gloire
Apprenez-leur à cueillir des lauriers.
On saura tous les sacrifices
Qu'au champ d'honneur vous aurez faits.
La France n'oubliera jamais
Vos blessures et vos services.

LINA, *au public.*

Messieurs, en tremblant je m'approche...

ROSE, *l'arrêtant.*

Eh bien!.. eh bien!.. Mademoiselle... qu'est-ce que vous faites-donc?

LINA.

J'allais réclamer l'indulgence.

ROSE.

Mais il me semble, Mademoiselle, que ce droit m'appartient... attendez donc au moins, pour faire à votre tour la maîtresse, que j'aie emporté mes effets... je ne suis pas encore partie.

LINA.

Excusez, Mademoiselle...

ROSE.

Eh!.. (*s'adressant au public.*)

Messieurs, en tremblant je m'approche.

LINA, *en cachette, au public.*

C'est à vous de me diriger.

ROSE, *continuant.*

Des défauts que l'on nous reproche
Vous seuls pouvez nous corriger.

LINA, *à part, au public..*

Il faut un peu m'encourager.

ROSE, *continuant.*

Si vous accueillez cette esquisse,
Nous tâcherons à notre tour
Que vous soyez de jour en jour
Plus contens de notre service.

FIN.

